



HAL
open science

Sur quelques surfaces et profondeurs de Genesis and Exodus

Jean-Pascal Pouzet

► **To cite this version:**

Jean-Pascal Pouzet. Sur quelques surfaces et profondeurs de Genesis and Exodus. Colette Stévanovitch; René Tixier. Surface et profondeur. Mélanges offerts à Guy Bourquin à l'occasion de son 75e anniversaire, 7, Association des médiévistes anglicistes de l'enseignement supérieur, pp.315-329, 2003, GRENDÉL, 2-901198-35-X. hal-04694558

HAL Id: hal-04694558

<https://hal.science/hal-04694558v1>

Submitted on 11 Sep 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Sur quelques surfaces et profondeurs

de *Genesis and Exodus*

Si après d'autres l'on emprunte à la géomorphologie son vocabulaire, l'on pourra dire que *Genesis and Exodus* est un poème à la surface accidentée.¹ Conservé par un unique manuscrit (Cambridge, Corpus Christi College 444) aux graphies trompeusement claires, il foisonne de *hapax* et de tours syntaxiques qui supportent parfois deux ou trois lectures possibles, voire jouent à la limite de l'intelligible. Devant l'ampleur des difficultés, l'appel est immédiat, presque instinctif, à dépasser cette surface, à risquer d'entrevoir ce qui la sous-tend. C'est là sans doute une traversée critique commune et le plus souvent légitime, mais l'on ne prend jamais si bien la mesure d'une telle démarche que lorsque l'on se trouve en présence d'un holographe déroutant. La philologie s'est depuis longtemps exercée à cette traversée du poème, et continue de le faire — avec plus ou moins de bonheur d'ailleurs. Mais si c'est bien une langue redoutable qui invite les philologues à la sagacité, « dépasser la surface » est aussi une formule de l'herméneutique ordinaire. Elle devrait jouer en même temps dans le déchiffrement (paléographique, syntaxique) et le commentaire, lorsque la lettre fragilement éclairée, sinon expliquée, donne envie de suivre le poème aussi loin que possible dans ses modes et ses effets. La prise de risque qu'il y aurait à le faire participe pleinement à la démarche d'interprétation — ce sera le mouvement ici, mais assorti de trois postulats pour l'expliquer, le surveiller, et laisser toute sa place à la fragilité philologique de la première lecture.

Postulat 1 : il y a une surface travaillée de profondeurs, mais immédiatement il vaudrait mieux dire peut-être *des* surfaces, car *la* surface est en fait nombreuse, comme un visage.² Plusieurs choses jouent en même temps dans *Genesis and Exodus*, qui « remontent » au jour et en figurent les traits : origine

¹ Toutes les citations de *Genesis and Exodus* suivent Olof Armgart, éd., *The Middle English Genesis and Exodus Re-edited from MS CCC 444 with Introduction, Notes and Glossary*, Lund : C. W. K. Gleerup, 1968 [Lund Studies in English 35-36] ; je précise d'éventuels changements de ponctuation.

² Avec ce mot de « visage », je pense à l'émouvante place que leur font dans leurs démarches respectives Emmanuel Lévinas, dans *Totalité et Infini. Essai sur l'extériorité*, Paris : Livre de Poche [Biblio essais], 2001 (originellement publié chez Martinus Nijhoff, 1971), et Gilles Deleuze et Felix Guattari, dans *Mille Plateaux*, Paris : Minuit, 1980. Chez Lévinas, voir notamment la partie de l'ouvrage intitulée « Le visage et l'extériorité ».

latine et expression vernaculaire, strates de composition, vitesses différentielles de la matière, plans et niveaux d'exégèse — tout comme les niveaux et les rythmes de nombreux textes, par exemple ceux de l'*Ethique* de Spinoza, auxquels Gilles Deleuze nous a rendu sensible³ — qui peuvent coïncider ou se dissocier à l'envi, mais discernables ensemble dans une saisie synchronique.

Postulat 2 : les surfaces appartiendraient à la synchronie, au sens où tout y tient lieu en même temps et dans un même relief figural, et où la synchronie n'existe que si l'on accepte d'y lire toute la richesse des diachronies. Les « accidents de surface » disent la profondeur parvenue à la lecture, à l'écriture, mais leur adjacence n'efface pas les éventuelles différences de relief dans l'instant d'une saisie.

Postulat 3 : il n'y a pas que ce mouvement orienté vers le « haut », dans une topographie où la profondeur serait « en bas ». Plutôt, surfaces et profondeurs interagissent. Ainsi, l'on partira volontiers des surfaces pour mieux comprendre les profondeurs, mais le mouvement inverse, des profondeurs vers les surfaces, éprouve toute sa raison d'être, tout en étant plus difficile pour notre lecture.

Le travail des surfaces par les profondeurs, et la saisie plus riche des profondeurs une fois les surfaces attaquées, je les appelle ensemble « affleurements ». Il s'agirait donc de voir ici certains des affleurements de *Genesis and Exodus*, choisis selon la dictée de quelques lectures que je tente de mener sur ce poème.

Les premières surfaces et les premières profondeurs : quelques plongées

Les premières surfaces, ce sont naturellement celles du manuscrit CCCC 444, de sa matière et de son texte. Le poème y occupe un espace bien délimité réglé pour l'écriture, à l'intérieur duquel se déploie une *ordinatio* certes minimale, mais dont on aurait tort de dire qu'elle est peu significative. Ce que l'on appelle parfois le balisage textuel et paratextuel (réglures, initiales, pieds-de-mouche, *notae*, rubriques) y prend toute son importance, dont l'étude systématique⁴ est encore à conjuguer plus intimement à celle de la *divisio textus*, des séparations ou des agglomérats entre les mots, des tmèses ou des enclitiques,

³ On verra notamment son article « Spinoza et nous », extrait inédit d'une conférence donnée en 1977 au Centre International de Synthèse, publié en novembre 1998 par le *Magazine littéraire* à l'occasion de son numéro 370, « Spinoza, une philosophie pour notre temps », pp. 49-50. Le reste de la conférence a été ajouté par Deleuze à la réédition de *Spinoza, philosophie pratique*, Paris : Minuit, 1981 (première édition PUF, 1970). Les différentes vitesses de l'*Ethique* sont commentées ailleurs plus longuement dans l'œuvre de Deleuze, notamment dès *Spinoza et le problème de l'expression*, Paris : Minuit, 1968.

⁴ Une première étude des éléments d'*ordinatio* se trouve dans J.-P. Pouzet, *Genesis and Exodus et sa source latine, l'Historia Scholastica de Pierre Comestor*, mémoire de Diplôme d'Etudes Approfondies, Université de Paris IV-Sorbonne, juin 1999, pp. 40-52.

de l'organisation volontiers paratactique de la syntaxe⁵ — en un mot, à l'histoire de la textualité écrivante et lisante à laquelle nous invitent récemment Paul Saenger et Laura Kendrick dans des registres complémentaires.⁶ Les grandes initiales qui ornent le début de certains vers agencent notamment la hiérarchie de la matière, la structurent selon ses grandes inflexions, leur importance relative. La « corrélation entre la taille d'une initiale et le degré de subordination [de la matière] », selon l'heureuse expression employée par Roger Dahood pour commenter l'*ordinatio* des manuscrits les plus anciens de *Ancrene Riwe* (vraisemblablement antérieurs d'une à deux générations à celui de *Genesis and Exodus*),⁷ jouerait à plein dans une étude paléographique qui n'est pas celle que je conduis ici à proprement parler, mais dont certains effets laissent entendre le lieu d'origine de *Genesis and Exodus*, sa *profondeur* latine.

Ce lieu d'origine est essentiellement l'*Historia Scholastica* de Pierre Comestor, ce produit de la culture parisienne de la seconde moitié du XII^e siècle. Il s'agit, en l'occurrence, de l'exposition suivie du Pentateuque, et tout particulièrement de celle de ses deux premiers livres, intitulés communément *Historia libri Genesis* et *Historia libri Exodus* d'après les manuscrits. Or cet enracinement latin est avant tout matériel, physique. Dans une étude où était posée la question de l'auteur et de l'unité du poème, A. Fritzsche avait commencé d'observer les signes d'une telle corrélation, en remarquant que « ce n'est pas un pur hasard si les 'grandes lettres rouges' à l'initiale de nouvelles sections du poème anglais dénotent d'ordinaire le début d'un nouveau chapitre de l'œuvre latine. »⁸ Les effets de cette démarche n'ont cependant pas été poussés jusqu'au bout, car les résultats de son enquête, résumés sous la forme d'une table de correspondance entre les débuts des chapitres de l'*Historia Scholastica* (d'après l'édition de Migne dans la Patrologie Latine) et les vers appropriés dans *Genesis and Exodus*, n'ont plus pour objet de mettre en

⁵ Pour le constat de parataxe dominante, voir notamment Olof Arngart, *The Middle English Genesis and Exodus...*, pp. 34-6.

⁶ Paul Saenger, *Space Between Words. The Origins of Silent Reading*, Stanford : Stanford University Press, 1997, et Laura Kendrick, *Animating the Letter. The Figurative Embodiment of Writing from Late Antiquity to the Renaissance*, Columbus : Ohio State University Press, 1999.

⁷ Roger Dahood, « The Use of Coloured Initials and Other Division Markers in Early Versions of *Ancrene Riwe* », in *Medieval English Studies Presented to George Kane*, eds. Edward D. Kennedy, Ronald Waldron et Joseph S. Wittig, Cambridge : D. S. Brewer, 1988, 79-97 (p. 83).

⁸ A. Fritzsche, « Ist die altenglische *Story of Genesis and Exodus* das Werk eines Verfassers ? », *Anglia*, 5 (1882), 43-90 (pp. 47-8 et 88-90). Il écrit, pp. 47-8 : « Ein reiner Zufall ist es jedenfalls nicht, daß die 'large vermilion letters' [Richard Morris, *The Story of Genesis and Exodus...*, EETS OS 7, Préface, p. 36] im Beginne neuer Perioden der altenglischer Dichtung gewöhnlich auch den Anfang eines neuen Capitels des lateinischen Werkes bezeichnen. » Il fait suivre (p. 48) son importante remarque d'un premier repérage comparatif non exhaustif.

évidence la signalétique propre marquée par l'*ordinatio* vernaculaire.⁹ Si la fin de l'étude de Fritzsche neutralise les précieuses distinctions opérées au début, c'est aussi *a contrario* une manière de rappeler le symptôme de ce que le pouvoir de signification d'une œuvre — de « senefiance » si l'on veut parler entre autres comme Guillaume le Clerc de Normandie, Robert Grosseteste ou Jean de Meun — commence dans le signe graphique, d'autant plus si l'on saisit cette œuvre dans les surfaces et les profondeurs d'un manuscrit.¹⁰ Nous aurons plus loin à nous rappeler qu'il convient pour *Genesis and Exodus* d'être sensible à bon escient aux blocs textuels ainsi dégagés, que leur mise en page constitue *de facto* en unités de sens.

Dans ce cadre imparti, une part conséquente de ce qui affleure dans *Genesis and Exodus* correspond à des orientations ou des formulations antérieures qu'il convient de laisser resurgir. Il est temps de voir enfin en *Genesis and Exodus* non plus seulement un poème refermé sur lui-même dans le cadre philologique que lui ont construit les critiques, ou n'ouvrant que trop timidement sur l'*Historia Scholastica*, mais bel et bien un texte en prise avec les systèmes d'expression et de figuration de son temps, avec l'*episteme* et l'herméneutique qui s'y découvrent — bien entendu dans les limites des circonstances de sa production et de son *horizon*.¹¹ Ce statut *majeur* qu'on accorde sans hésitation à beaucoup d'autres, lui est implicitement refusé jusqu'à présent par la nature même des (rares) productions critiques qui lui sont consacrées : leur teneur demeure essentiellement « philologique » au sens malheureusement trop souvent rétréci du terme — comme on aura l'occasion de l'observer plus loin.

Les circonstances de la composition et de la transcription de *Genesis and Exodus* sont certes loin d'être élucidées et méritent une véritable enquête

⁹ A. Fritzsche, « Ist die altenglische *Story of Genesis and Exodus...* », table de correspondance pp. 88-90. Il écrit p. 88 : « In der folgenden Liste stelle ich die Capitelanfänge des Comestor mit den entsprechenden Versen des altenglischen Gedichtes zusammen. » Il s'agit ici de mettre en parallèle débuts de chapitre chez Comestor et vers correspondants du poème anglais, qu'ils soient ou non démarqués par la taille de l'initiale de ces vers.

¹⁰ Lawrence M. Clopper l'a montré pour sa part dans une très belle étude portant sur les indices matériels qui scandent la lecture de *Cleanness* : « *Ordinatio* and Rhetoric: Signs for Reading *Cleanness* », *Chaucer Yearbook*, 5 (1999), 117-38.

¹¹ Par *horizon*, j'entends à la fois référer à l'horizon d'attente tel qu'il a pu être élaboré dans les théories de la réception médiévale, chez Hans Robert Jauss et Paul Zumthor avant tout, et au travail de Michel Collot sur la « structure d'horizon » qu'il déchiffre dans la poésie moderne : voir *La poésie moderne et la structure d'horizon*, Paris : PUF [« Ecriture »], 1989. En très bref, ce dispositif envisage de faire tenir ensemble rapport au monde, constitution du sujet lyrique et fonctionnement du langage, et permet notamment « l'élaboration d'une structure déterminée et l'ouverture d'une marge inépuisable d'indétermination » dans l'expression poétique. Nombre des analyses de Michel Collot s'exportent à mon sens fort utilement vers toute écriture poétique — y compris médiévale. Que cette étude offerte en hommage à Guy Bourquin, qui rapproche de manière si inspirante horizons littéraires et linguistiques, me soit l'occasion d'esquisser un geste de rapprochement entre les poétiques de siècles moins éloignés qu'on ne le dit.

pluridisciplinaire, préalable à toute tentative d'entrevoir cet horizon. Mais le soin avec lequel a été agencé l'unique exemplaire, le témoignage du dialecte et de la teneur du poème, pourraient suggérer une origine compatible avec un lieu et un moment de la culture matérielle vernaculaire relayant une influence théologique affirmée. S'agissant de la carte dialectale de l'Angleterre des XIII^e et XIV^e siècles, la critique récente s'accorde à situer le manuscrit CCCC 444 dans l'ouest du Norfolk.¹² L'on pourrait bien voir correspondre la production du poème et de ses éventuelles copies perdues (combien de maillons entre l'autographe original et notre holographe ?) avec l'activité d'une communauté monastique,¹³ à la manière dont l'*Ormmulum* a pu être assez sûrement associé à la maison augustinienne de Bourne (Lincolnshire) par Malcolm Parkes — en partie il est vrai grâce à une preuve textuelle interne irréfutable, la mention par Orm, dans sa *Dédidace* à *Wallterr*, de *kanunnkess had and lif / Swa summ Sannt Awwstin sette*, une espèce de preuve qui fait cruellement défaut dans le cas de *Genesis and Exodus*.¹⁴ Les chanoines augustiniens figureraient justement des candidats plausibles. Plusieurs établissements du Norfolk pourraient ainsi convenir comme lieu de conception du manuscrit, et peut-être du poème — car c'est bien dans ce sens, comme à rebours, manuscrit puis poème, qu'il vaut mieux énoncer les hypothèses, comme de la surface à la profondeur. Les prieurés de Beeston, Bromehill, Buckenham, Coxford, Flitcham, Great Massingham, Hempton, Hickling, Mountjoy, Pentney, Peterstone, Thetford, Walsingham, West Acre, Weybridge, Wormegay, et l'abbaye de North Creake, mériteraient chacun une approche prosopographique pour y évaluer les chances d'une activité vernaculaire dont nous puissions rendre compte.¹⁵ L'on pourrait

¹² Richard Beadle, « Prolegomena to a Literary Geography of Later Medieval Norfolk », in *Regionalism in Late Medieval Manuscripts and Texts (Essays Celebrating the Publication of A Linguistic Atlas of Late Mediaeval English)*, éd. Felicity Riddy, Cambridge : D. S. Brewer, 1991, pp. 89-108 (notamment annexe « A Handlist of Later Middle English Manuscripts Copied by Norfolk Scribes », pp. 102-8 : p. 102) ; Margaret Laing, *Catalogue of Sources for a Linguistic Atlas of Early Medieval English*, Cambridge : D. S. Brewer, 1993, p. 25 (*Genesis and Exodus* est classiquement rapproché, comme l'a fait précédemment Arngart par exemple, du *Bestiaire* unique de Londres, British Library, MS Arundel 292, ainsi que de *Havelok*).

¹³ Une synthèse commode sur la production monastique se trouve sous la plume de Christopher Cannon, « Monastic Productions », chapitre 12 de *The Cambridge History of Medieval English Literature*, éd. David Wallace, Cambridge : Cambridge University Press, 2002 (édition revue par rapport à celle de 1999), pp. 316-48. La matérialité de la production manuscrite religieuse, et spécifiquement monastique, demeure évidemment à explorer plus en détail.

¹⁴ Malcolm B. Parkes, « On the Presumed Date and Possible Origin of the Manuscript of the *Ormmulum*: Oxford, Bodleian Library, MS Junius 1 », in *Five Hundred Years of Words and Sounds: A Festschrift for Eric Dobson*, eds. Eric G. Stanley et Douglas Gray, Woodbridge : Boydell and Brewer, 1983, pp. 115-27, repris dans *Scribes, Scripts and Readers. Studies in the Communication, Presentation and Dissemination of Medieval Texts*, éd. M. B. Parkes, Londres et Rio Grande : The Hambledon Press, 1991, pp. 187-200.

¹⁵ David Knowles et R. Neville Hadcock, *Medieval Religious Houses. England and Wales*, Londres : Longman, 1971 (1953). Mon énumération est fondée sur un simple dépouillement de la liste des fondations des chanoines augustins que les auteurs recensent, pp. 137-45. Il conviendrait bien entendu d'affiner au cas par cas l'éventuel « profil vernaculaire » de chacune.

resserrer les critères vers l'ouest du Norfolk si l'on suit les conclusions dialectales de manière stricte. L'on pourrait par ailleurs retenir notamment le prieuré Saint-Etienne de Hempton, auquel un manuscrit de réécriture biblique versifiée, Warminster, Longleat House, Marquess of Bath MS 257, pourrait être associé assez sûrement au XV^e siècle — manuscrit qui transmet l'une des deux copies connues de la *Stanzaic Paraphrase of the Old Testament*, ainsi qu'un exemplaire fragmentaire des *Contes de Canterbury*, et le *Siege of Thebes* de Lydgate.¹⁶ Cette hypothèse nouvelle que je formule ici demande et mérite bien entendu une plus ample exploration. Quoi qu'il en soit, le passé discursif d'où vient *Genesis and Exodus* atteste que le poème porte en lui un contenu théologique riche et affirmé. C'est cet « environnement textuel » — pour emprunter une expression de Paul Strohm¹⁷ — qui donne ses surfaces et ses profondeurs à cette œuvre.

De fait, *Genesis and Exodus* se distingue par des formulations théologiques, dont une lecture trop hâtive laisserait trop volontiers échapper l'évidence parfois rendue invisible. Certaines de ces formulations s'articulent autour de l'exégèse du péché, et une inflexion morale ou tropologique est donnée à un certain nombre d'éléments pour pratiquer cette exégèse. Aux fondements de l'orientation morale de *Genesis and Exodus*, je ferais volontiers place au discours sur la sexualité dont les voix s'entremêlent en Europe au tournant du XIII^e siècle, et dont John Baldwin a magnifiquement exposé les interactions, ainsi que les voies séparées, dans une étude récente portant sur le nord de la France au tournant de 1200.¹⁸ Sur les « cinq discours » qu'il distingue, deux peut-être me sembleraient manifester toute leur pertinence pour les soubassements intellectuels de *Genesis and Exodus* : la tradition théologique augustinienne relayée par Pierre le Chantre, et dans une moindre mesure les commentaires sur l'*Ars amatoria* et les *Remedia amoris* d'Ovide.¹⁹

¹⁶ Sur le prieuré de Hempton, voir la notule de Knowles et Hadcock, *Medieval Religious Houses...*, p. 159. Ce fut un hôpital avant d'être un prieuré. J. Manly et E. Rickert, *The Text of the Canterbury Tales I*, p. 339-42, ont été les premiers à émettre l'idée d'un lien entre Longleat 257 et Hempton, sur la foi d'un segment, « hempton in the Co », inscrit au recto d'un folio originellement vierge (fol. 107^r) ; cette idée n'a pas rencontré l'unanimité. Pour une présentation récente des manuscrits du *Siege of Thebes*, voir M. C. Seymour, « Some Lydgate Manuscripts: The *Siege of Thebes* », *Edinburgh Bibliographical Society Transactions* VII/5 (2002), 149-77.

¹⁷ Paul Strohm, *Hochon's Arrow. The Social Imagination of Fourteenth-Century Texts*, Princeton : Princeton University Press, 1992 (voir notamment l'étude autour du *Lak of Stedfastnesse* de Chaucer).

¹⁸ John W. Baldwin, *The Language of Sex. Five Voices from Northern France Around 1200*, Chicago et Londres : The University of Chicago Press, 1994.

¹⁹ Les trois autres « discours » que discerne Baldwin, celui de la tradition médicale issue de Galien, celui du romance et celui du fabliau (ces deux derniers illustrés pour lui avant tout respectivement par Jean Renart et Jean Bodel), sont de moindre portée ici — ou attendraient d'être conjugués de manière intelligible.

Ces deux formulations sur la sexualité biblique et médiévale verraient certaines de leurs implications circuler dans nombre de textes essentiels à la transmission des savoirs. La « tradition » augustinienne me semble ainsi s'exprimer de manière privilégiée dans une exposition du Pentateuque telle que celle qui se déploie dans l'*Historia Scholastica* — et par voie transitive dans *Genesis and Exodus*. De fait, j'étofferais volontiers l'intitulé et le contenu de la première ligne de force dégagée par Baldwin en liant l'activité exégétique de Pierre le Chantre plus généralement à celle de l'« école morale biblique », représentée classiquement selon Martin Grabmann et Beryl Smalley par la triade « internationale » mais aussi parisienne constituée de Pierre Comestor, Pierre le Chantre et Etienne Langton.²⁰ Je l'étofferais d'une seconde manière, en rappelant le terreau victorin commun qu'évoque pour eux Henri de Lubac, en matière d'exégèse du sens littéral : ces trois *magistri in sacra pagina* s'appuient volontiers en effet sur André de Saint-Victor, remettant en perspective l'exégèse plus uniment spirituelle ou mystique des générations précédentes.²¹

La seconde ligne, celle qui vient d'Ovide et de la part du savoir antique qu'il est réputé incarner et que revisite le christianisme, perce, semble-t-il, plus nettement encore chez Pierre le Chantre que chez Pierre Comestor. Mais l'élément naturel dans lequel baigne l'herméneutique ovidienne pour les expositeurs chrétiens médiévaux, est plus généralement celui de la mythographie antique et de son interprétation. Cet intérêt pour l'historiographie des mythes trouve sa place dans l'exposition de Comestor, sous la forme d'*incidentia* qui établissent des corrélations entre chronologies chrétienne et païenne, et installent une autre vitesse au cœur du progrès du commentaire, un autre plan de consistance sur lequel l'histoire biblique a prise. Il me semble que quelque chose de ce rythme différentiel est passé dans *Genesis and Exodus*, même si c'est en infiniment petit. Je dirais volontiers par exemple que les explications appuyées que le poète anglais procure en deux endroits du culte des idoles et de la naissance de *ydolatrie* (vers 675-96, sur la descendance de Nimrod) ou de son

²⁰ Beryl Smalley, *The Study of the Bible in the Middle Ages*, Oxford : Blackwell, 3^e édition 1983 (1952), notamment chapitre 5, « Masters of the Sacred Page: The Comestor, The Chanter, Stephen Langton », pp. 196-263. Son épithète de « biblical moral school » lui vient de Martin Grabmann, *Die Geschichte der scholastischen Methode. II. Die scholastische Methode im 12. und beginnenden 13. Jahrhundert*, Fribourg : Herder, 1911 (réimprimé à Berlin : Akademie Verlag Berlin, 1988), pp. 476-85. Sur Etienne Langton, on consultera avec beaucoup de profit la très belle et riche étude de Phyllis Brazillay Roberts sur son œuvre sermonnaire : *Stephanus de Lingua-Tonante. Studies in the Sermons of Stephen Langton*, Toronto : Pontifical Institute of Mediaeval Studies, 1968. Mon usage de l'adjectif « international » fait expressément référence à la démarche d'Elizabeth Salter pour comprendre la situation culturelle de l'Angleterre des XII-XIV^e siècles : *English and International: Studies in the Literature, Art and Patronage of Medieval England*, eds. Derek Pearsall et Nicolette Zeeman, Cambridge : Cambridge University Press, 1988.

²¹ Henri de Lubac, *Exégèse médiévale : les quatre sens de l'Écriture*, Paris : Aubier, seconde partie, tome I, 1961, chapitre 5 « L'école victorine », notamment « I. Chanoines de Saint-Victor », pp. 361-72, et « II. Maîtres parisiens », pp. 372-87.

risque évité par la main de l'ange (vers 4132-44, sur le soin porté à enterrer *wîð angeles hond* le corps de Moïse), pourraient émuler en vernaculaire le souci d'un regard porté sur la matière païenne, susceptible de revenir s'immiscer dans l'ordre des choses bibliques. L'on n'est pas loin de l'idée d'un « cadre qui incorpore à la fois les images profanes et sacrées », dont parle A. J. Minnis pour définir la double égide théologique et mythographique qui anime le *Roman de la rose*, et que Jean de Meun agence singulièrement dans le propos de Genius et de Raison.²²

De fait, les régimes diachronique et synchronique selon lesquels s'agence l'*Historia Scholastica*, reposent sur un empilement littéralement spectaculaire des *auctoritates* diverses où elle puise, qui se donnent à voir pour ce qu'elles sont, et qu'une lecture critique fait advenir à la surface. *Genesis and Exodus*, issu d'un texte lui-même issu d'une stratification des plans qui a eu lieu à l'intérieur de la latinité, me semble exporter et importer une partie de ce dispositif dans son propre mode de fonctionnement.²³ C'est ce mécanisme que je voudrais tenter d'illustrer ici par un essai de micro-lecture.

dedes two bondes : profondeurs et surfaces du motif de la double mort

Le passage de *Genesis and Exodus* que je souhaiterais commenter (vers 333-44) constitue le début de la dix-neuvième section du poème — si l'on suit le découpage de la matière opéré par les initiales de plus grand module qui ornent et signalent les premiers vers respectifs de ces sections. Pour la clarté du contexte, je cite ce passage dans son entier, mais me concentrerai essentiellement sur le commentaire du syntagme *dedes two bondes* qui se trouve au vers 344. Il s'agit donc pour le poète vernaculaire de dire l'immédiate conséquence qui résulte de l'ingestion du fruit défendu :

Ðanne ðogte eue on hire mod :
 « Ðanne is tis fruit wel swiðe good,
 Fair on sigðhe and softe on hond ;
 Of ðis fruit wile ic hauen fond. »
 Sum ghe ðer at, and sum ghe nam,
 And bar it to hire fere adam.

²² A. J. Minnis, *Magister amoris. The Roman de la Rose and Vernacular Hermeneutics*, Oxford : Oxford University Press, 2001, p. 113 : « ... Jean has not been content with second-hand clothes, but instead has produced something unique in making a pattern which incorporates both secular and sacred imagery of the most sobering kind. ». Le chapitre d'où vient cette phrase, « Lifting the Veil: Sexual / Textual Nakedness in the *Roman de la Rose* », avait été publié en 1995 par le Centre for Late Antique and Medieval Studies de King's College, Londres.

²³ Je retrouve ici en partie les notions de transferts à l'intérieur de la latinité, et hors d'elle vers les textes vernaculaires, telles que les a formulées Rita Copeland dans sa magnifique étude devenue classique, *Rhetorics, Hermeneutics, and Translation in the Middle Ages. Academic Traditions and Vernacular Texts*, Cambridge : Cambridge University Press, 1991. On lira aussi avec profit Suzanne Reynolds, *Medieval Reading: Grammar, Rhetoric, and the Classical Text*, Cambridge : Cambridge University Press, 1996.

So manie times ghe him scroðt,
 Queoðer-so him was lef or loðt,
 For to forðen is fendes wil,
 At he dat fruit and dede unskil.
 Sone it was under brest numen,
Dedes two bondes on hem ben comen²⁴

Dans ses notes sur les vers 343-4, Arngart a exposé sa manière de comprendre le texte difficile du poème, mais non son argument théologique.²⁵ Le commentaire du passage ne peut certes se faire sans observer d'abord la lettre philologique dans ce qu'elle a de plus délicat à saisir, mais on ne saurait la rendre intelligible en s'en tenant seulement à elle. Arngart a proposé de traduire et de gloser les vers 343-4 de la sorte : « As soon as it was consumed in their bodies, two bonds of death (i.e. the bondage under death of the two of them) have descended upon them ». Sa suggestion pour la traduction de *dedes two bondes* au vers 344 ne satisfait pas, car elle construit une syntaxe à la rigueur possible, mais peu probante pour ce segment dense, et elle ne pose aucunement la question du sens en termes théologiques. La regrettée Sarah Horrall a suggéré ultérieurement un éclaircissement infiniment plus convaincant de ce syntagme.²⁶ Se référant à la traduction donnée par Richard Morris, le premier éditeur de *Genesis and Exodus*, « Then death's two bonds came on them », ²⁷ elle cite en appui de la double mort un passage de la *Cité de Dieu*, qui donne l'une des formulations latines médiévales sur ce thème, et dont la dernière phrase seulement me semble en effet particulièrement utile pour comprendre les enjeux : *Mors igitur animae fit, cum eam deserit Deus, sicut corporis, cum id deserit anima* (« La mort de l'âme survient donc lorsque Dieu l'abandonne, de même que se produit celle du corps lorsque l'âme le fuit »).²⁸ Soulignons par ailleurs que le *locus* principal chez Augustin serait plutôt à trouver dans un passage de son *De Genesi ad litteram* (livre IX, chapitre 10),²⁹ dont un court

²⁴ O. Arngart, éd., *The Middle English Genesis and Exodus...*, vers 333-44 (p. 62).

²⁵ O. Arngart, éd., *The Middle English Genesis and Exodus...*, p. 166, note sur les vers 343-4.

²⁶ Sarah M. Horrall, « *Genesis and Exodus 344* », *Notes and Queries*, 26/3 [224] (1979), 199.

²⁷ Richard Morris, éd., *The Story of Genesis and Exodus*, Londres : Kegan Paul, seconde édition revue 1873 (1865), EETS OS 7.

²⁸ Bernard Dombart et Alphonse Kalb, éd., *De Civitate Dei (Libri XI-XXII)*, Turnhout : Brepols, 1955 [CCSL 48], livre XIII, chapitre 2, p. 385 :

Quamuis enim anima humana ueraciter immortalis perhibeatur, habet tamen quandam etiam ipsa mortem suam. Nam ideo dicitur immortalis, quia modo quodam quantulocumque non desinit uiuere atque sentire ; corpus autem ideo mortale, quoniam deseri omni uita potest nec per se ipsum aliquatenus uiuit. Mors igitur animae fit, cum eam deserit Deus, sicut corporis, cum id deserit anima. (cité par Horrall, « *Genesis and Exodus 344* ».)

²⁹ *De Genesi ad litteram*, livre IX, chapitre 10, dans *Sancti Aureli Augustini De Genesi ad litteram libri duodecim*, éd. Joseph Zycha, Vienne : Tempsky, 1894 [CSEL 28], pp. 278-80.

passage a été incorporé avec quelques aménagements dans la *Glose dite ordinaire*.³⁰

Clarifions en précisant que tout vient de l'exégèse de *Genèse 2, 17* : *de ligno autem scientiae boni et mali ne comedas / in quocumque enim die comederis ex eo morte morieris*.³¹ La seconde partie du verset a suscité dans l'exégèse biblique un commentaire dont certains moments intéressent au plus près les antécédences et les adjacences de *Genesis and Exodus* — autrement dit, ses profondeurs et ses surfaces. La *Glose ordinaire*, justement inspirée d'Augustin, comme l'on sait, pour une partie de sa rédaction (en l'occurrence du passage du *De Genesi ad litteram* évoqué plus haut), exhibe comme toujours un bon « état de la question » à partir de la seconde moitié du XII^e siècle.³² La glose marginale sur *In quocumque die comederis ex eo morte morieris* distingue, dans la mise en page de l'édition Rusch de 1480-1, entre le commentaire sur la protase et celui sur l'apodose du verset³³ :

In quocumque enim d[ie] etc. Non ait *si comederis mortalis eris, sed morte morieris*. Mortuus est enim homo in anima cum peccauit, quare recessit ab illo deus, qui est vita animae, quam secuta est mors corporis, discedente ab illo anima quae est vita corporis, quae adae euenit cum praesentem vitam finiuit. [...]³⁴

³⁰ Voir note *infra*. Ce passage ne fera pas ici l'objet d'un commentaire, pour des raisons pratiques : tout pertinent et tout passionnant qu'il pourrait être pour le contexte intellectuel de *Genesis and Exodus*, il nous entraînerait dans une discussion trop détaillée, que je ne saurais mener dans ce cadre. Par ailleurs, s'il y a les traces d'une inspiration augustinienne dans *Genesis and Exodus*, elle n'est pas pure, car elle est d'emblée rendue médiante par les strates d'exégèse de l'*Historia Scholastica*. En outre, cette question de l'augustinisme vernaculaire mérite de recevoir un traitement approprié.

³¹ *Biblia Sacra iuxta Vulgatam versionem*, éd. R. Weber *et al.*, Stuttgart : Deutsche Bibelgesellschaft, 1969, 4^e édition revue et corrigée sous la direction de R. Gryson *et al.*, 1994, p. 6.

³² La *Glose ordinaire* est citée ici d'après le *fac-simile* commode de l'édition d'Adolph Rusch à Strasbourg, 1480-1 : *Biblia sacra cum Glossa Ordinaria*, éd. Karlfried Froehlich et Margaret T. Gibson, Turnhout : Brepols, 1992, volume I, p. 23 (la ponctuation moderne est bien entendu la mienne ; je respecte les articulations syntaxiques données par la ponctuation de Rusch, notamment les initiales renforcées dans l'édition, qui marquent de nouvelles phrases).

³³ La glose interlinéaire fait de même, qui donne respectivement *Simmachus melius mortalis eris et priuatus beata vita*. Sur la lecture *mortalis eris* de Symmaque, l'avis de Jérôme, la réception de cette traduction chez André de Saint-Victor et dans le correctoire d'Hugues de Saint-Cher, voir *infra*.

³⁴ A l'endroit où j'ai coupé, s'insèrent précisément des éléments empruntés au *De Genesi ad litteram* et en partie reformulés. Je restitue ici la coupe : *Potest ita intelligi quia quando peccauerunt, statim morte illa puniti sunt, de qua dicitur : Infelix ego homo, quis me liberabit de corpore mortis huius ; et alibi, corpus mortuum est propter peccatum ; non ait mortale, sed mortuum, quamuis mortale : quare moriturum ; non credendum est ante peccatum ita fuisse illa corpora sed licet animalia nondum spiritualia : non tum mortua, quae scilicet necesse esset mori, quod in die praeparationis factum est.*

*Morte m[orieris]. Duplex mors significatur. Animae, deo discedente, qui est eius vita. Vel corporis quam in fine vitae accepit. Sed statim necessitatem moriendi incurrit.*³⁵

Au-delà de leur segmentation, les deux expositions se recourent amplement, car leurs plans de consistance et d'expression se rejoignent — pour adopter des termes deleuziens. Le motif de la double mort avait donc commencé par exiger une précision philologique, provoquée au fond par la traduction hiéronymienne. Le choix qui fut celui de Jérôme de rendre l'hébreu par *morte morieris* plutôt que *mortalis eris* est un véritable acte de discernement, qui met en pratique ses propres conceptions en matière de traduction — la coïncidence la plus grande possible entre *verbum pro verbo* et *sensus pro sensu*, dans le respect des « intentions » discernables de Moïse, à la fois *scriptor* et *expositor* — et qui ouvre un espace herméneutique de première importance pour l'exégèse morale et spirituelle du verset, en langue latine et dans les vernaculaires éprouvant leur idiome et leur « théologie ». La *Glose ordinaire* se fait l'écho, en interlinéaire comme en marginal, d'une autre voix qui aurait pu devenir majoritaire, celle de Symmaque, correspondant de Jérôme, qui optait pour *mortalis eris*. Mais en dépit de la faveur dont elle pouvait jouir auprès de Jérôme,³⁶ cette voix fut écartée — jamais condamnée cependant, mais destinée dans l'exégèse biblique médiévale latine à manifester l'écart discursif entre deux manières de traduire, et par conséquent deux voies possibles de construire le sens de *Genèse 2, 17*. Le témoignage d'un hébraïste fameux de la seconde moitié du XII^e siècle intéresse au plus près l'immédiate antécédence de *Genesis and Exodus* : André de Saint-Victor, l'un des plus remarquables Victorins et l'un des rares *moderni* cités par Pierre Comestor, évoque avec science et surprise à la fois le problème de cette traduction. Lisons son exégèse de 2, 17 :

De ligno autem scientiae boni et mali ne comedas, praeceptum et prohibitio.

³⁵ *Le jour où, etc.* Il ne dit pas *si tu manges tu seras mortel*, mais *tu te condamneras à mort*. Est en effet mort spirituellement [*mot à mot* dans son âme] l'homme lorsqu'il pécha, car Dieu qui est la vie de l'âme s'est retiré de lui ; cette mort a été suivie par la mort du corps, l'âme s'étant retirée de lui, elle qui en est la vie ; c'est cette mort qui est survenue pour Adam lorsqu'il a terminé la vie présente. [...]

Tu te condamneras. La double mort est signifiée [ici] : celle de l'âme, lorsque Dieu s'en sépare, qui en est la vie ; et celle du corps, qu'il l'a reçue à la fin de la vie. Mais c'est aussitôt [qu'il a péché] qu'il [Adam] a encouru la nécessité de mourir.

(ma traduction ; pour la traduction des versets bibliques cités, voir note *infra* la référence à la nouvelle traduction française de la Bible.)

³⁶ Voir le propre témoignage de Jérôme sur le choix de Symmaque : *S. Hieronymi Presbyteri Hebraicae Quaestiones in libro Geneseos*, éd. Paul De Lagarde, in *S. Hieronymi Presbyteri Opera. Pars I. Opera exegetica 1. Hebraicae Quaestiones in libro Geneseos. Liber Interpretationis Hebraicorum Nominum. Commentarioli in Psalmos. Commentarius in Ecclesiasten*, Turnhout : Brepols [CCSL 72], 1959, p. 1-56 ; sur *Genèse 2, 17* (p. 4) : « *In quacumque autem die comederis ex eo, morte morieris. Melius interpretatus est Symmachus dicens mortalis eris.* » Sur Jérôme commentant favorablement les choix de Symmaque en plusieurs endroits de *Genèse*, voir C. T. R. Hayward, *Saint Jerome's Hebrew Questions on Genesis, Translated with Introduction and Commentary*, Oxford : Clarendon, 1995, p. 110, note 13.

Quod ait : *Morte morieris*, expressio est et hebraica geminatio. Sensus est : *In quocumque die comederis, morte morieris*, id est : certissime scias te commisisse, unde ineuitabiliter mortem incurras. Miror, quomodo Hieronymus dicat Symmachum, qui dixit : « Mortalis eris », melius dixisse. Cum et ante Adam mortalis fuisset, id est talis, qui — nisi a gratia seruaretur — mori potuisset. Forsitan idcirco eum melius dixisse dicit, quia melius transtulisse intelligit.³⁷

Gilbert Dahan, Irène Rosier et Luisa Valente prennent justement comme exemple l'hébraïsme *morte morieris* — l'*hebraica geminatio* que glose André de Saint-Victor — pour commenter brièvement le choix de traduction dans sa portée stylistique, qui préoccupe encore Hugues de Saint-Cher dans son correctoire parisien du texte biblique au XIII^e siècle.³⁸ J'ai cru remarquer, en de nombreux autres endroits de *Genesis and Exodus*, un semblable souci d'explication littérale serrée tel que celui qui anima André. Nous n'avons certes pas au vers 344 une exposition philologique, car le sens de *dedes two bondes* ne semble avoir posé aucun problème pour le poète anglais. Même si l'on veut voir fonctionner ce segment sur le mode de l'allusion à une importante donnée théologique formulée précédemment et surtout longuement commentée en latin, il faut apprécier le naturel vernaculaire avec lequel ce contenu s'insère ici — au point de susciter notre moderne perplexité !

Si nous repartons de l'*Historia Scholastica*, au chapitre « De praecepto, et prohibitione edulii », l'exposition nous confronte — comme elle confronta sans doute le poète anglais — aux diverses traductions en vigueur sur le « marché »

³⁷ *Andreae de Sancto Victore Opera. I Expositio super Heptateuchum*, éd. Charles Lohr et Rainer Bendt, Turnhout : Brepols, 1986 [CCCM 53], p. 32 (ma traduction : la traduction des versets bibliques cités suit celle proposée dans la nouvelle traduction française de la Bible, sous la direction d'une équipe internationale d'hébraïstes, d'hellénistes et de traducteurs : *La Bible*, Paris : Fayard et Montréal : Médiaspaul, 2001 ; la *Genèse* est traduite par Frédéric Boyer et Jean L'Hour ; 2, 17 se trouve p. 37) :

Ne mange pas de l'arbre de l'expérience du bon et du mauvais, c'est un commandement et un interdit. Lorsqu'il dit : tu te condamneras à mort, c'est un hébraïsme par gemination. Le sens est le suivant : le jour où tu en mangeras tu te condamneras à mort signifie : sache pertinemment que tu as commis un délit, d'où tu encours inévitablement la mort. Je m'étonne que Jérôme dise que Symmaque a dit mieux lorsqu'il a dit tu seras mortel. Jusqu'au moment où Adam devint en effet mortel, c'est-à-dire tel [qu'on le désigne], il aurait pu mourir, à moins d'être sauvé par la grâce. Peut-être au fond [Jérôme] a-t-il estimé que [Symmaque] avait mieux dit, parce qu'il voulait dire qu'il avait mieux traduit.

³⁸ Gilbert Dahan, Irène Rosier et Luisa Valente, « L'arabe, le grec, l'hébreu et les vernaculaires », dans *Sprachtheorien in Spätantike und Mittelalter*, éd. Sten Ebbesen, Tübingen : Gunter Narr Verlag, 1995, pp. 265-321 : pp. 290-1 : « Le plus évident [des problèmes stylistiques] est celui des idiotismes. L'analyse des textes bibliques joue de nouveau un rôle exemplaire ici : les correctoires (mais aussi avant eux plusieurs exégètes, dont les Victorins) analysent le style du texte biblique et isolent les hébraïsmes, passés dans la Vulgate ou non : par exemple, sur *Gen. 2, 17*, à propos de *Morte moriemini* [pluriel donné dans la traduction des Septante], le correctoire de Hugues de St-Cher rappelle la traduction (non « littérale ») de Symmaque *Mortalis eris* et note que l'hébreu a *moriens morieris*. »

herméneutique, mais sans qu'aucune préférence nette ne se dessine : Comestor indique tout au plus que *mortalis eris* est « plus simple », ce en quoi au fond il ne fait que prolonger l'opinion de Jérôme sur les traductions de Symmaque. Jérôme divergeait sur certains choix avec son correspondant et ami, mais estimait dans le même temps, non sans contradiction peut-être, que les propositions de Symmaque étaient « plus simples » ou « s'accord[aient] [mieux] au sens » que les siennes.³⁹ L'intérêt du Maître des Histoires pour des considérations philologiques et historiographiques ne se dément pas, qui nous procure dans une notule additive un résumé de l'histoire de la traduction de la Bible.⁴⁰ Il est troublant que ce réflexe historiographique se soit manifesté précisément à l'occasion des traductions divergentes se rattachant à cette question de la double mort ; l'*excursus* de Comestor me paraît confirmer, s'il en était besoin, qu'il s'agit là d'un moment important de philologie et d'herméneutique biblique. Quoi qu'il en soit, c'est la mort spirituelle qu'il met immédiatement en avant, lorsqu'il s'agit d'expliquer *Morte morieris* (comme plusieurs commentateurs avant lui), tandis que la *necessitatem mortis* renvoie certainement à l'inévitable mort du corps.⁴¹

Mais il convient aussi de se reporter un peu en amont de l'*Historia Scholastica*, à un détail du chapitre « De creatione animae protoplasti ». Comestor y commente longuement *Genèse 2, 7* (*formavit igitur Dominus Deus hominem de limo terrae / et inspiravit in faciem eius spiraculum vitae / et factus est homo in animam viventem*), en écrivant ceci près de la fin : *Factus est autem homo in virili aetate, mortalis et immortalis, id est potens mori, et potens non mori, et anima corpori prius formato infusa*.⁴² On notera, du point de vue de sa transmission, que ce passage a certainement reçu l'attention des copistes et des lecteurs, comme en témoigne par exemple la rubrique *Nota* qui attire le regard sur sa lecture et sa ruminant, dans la marge d'un manuscrit insulaire de l'*Historia Scholastica* de la première moitié du XIII^e siècle (Cambridge, Corpus Christi College, MS 29, fol. 24^r). S'y exprime clairement la double potentialité (*potens*) de l'homme pré-lapsaire, celle d'être mortel et non mortel, selon une

³⁹ Pierre Comestor, *Historia Scholastica*, PL 198, chapitre XV, « De praecepto, et prohibitione edulii », colonnes 1068-9 : « *Quacumque die comederis, morte morieris, scilicet animae, et necessitatem mortis habebis. Unde alia translatio habet planius : Mortalis eris. Septuaginta pluraliter ponunt : Quacumque die comederitis, morte moriemini.* » Voir Hayward, *Saint Jerome's Hebrew Questions on Genesis...*, cité *supra*.

⁴⁰ Pierre Comestor, notule éditée par Migne (colonne 1069) sous la rubrique « Additio 1 ».

⁴¹ D'après Hayward, *Saint Jerome's Hebrew Questions on Genesis...*, p. 111, il semblerait que l'interprétation de *Genèse 2, 17* comme s'appliquant avant tout à la mort spirituelle remonterait au moins à Philon le Juif dans ses *Questions et Réponses sur la Genèse*, et (surtout, me semble-t-il, pour une formulation latine) à Origène dans ses *Homélie sur la Genèse*. La question de l'origine ultime de cette interprétation outrepassé bien évidemment mon propos.

⁴² Pierre Comestor, *Historia Scholastica*, PL 198, chapitre XII, « De creatione animae protoplasti », colonne 1066.

espèce d'anamorphose que le péché distendra, en faisant de cette perspective double une cause de double mort. D'après Agneta Sylwan, éditrice des *Glossae super Genesim* (sur *Genèse* 1-3) de Pierre le Chantre, il semble que cette perspective ait fourni son noyau à l'exposition de *Genèse* 2, 7 du chantre de Notre Dame, utilisateur entre autres sources de l'*Historia Scholastica* pour son propre travail sur la *Genèse*, conduit vraisemblablement entre 1170 et 1197.⁴³ Les racines épistémologiques du motif de la double mort sont peut-être assez bien plantées pour qu'ait poussé la formule du poète de *Genesis and Exodus*, *dedes two bondes*, remarquable par sa densité théologique et sa parfaite économie sémantique. Il n'y a là guère de raison de tenir pour quantité négligeable l'activité herméneutique de la « théologie vernaculaire », s'il fallait inlassablement en refaire la démonstration.⁴⁴

Sarah Horrall orientait la lecture de *Genesis and Exodus* vers ce qui paraît être son territoire naturel, celui des formulations théologiques antécédentes et de leur confrontation avec le discours vernaculaire. Dans un article récent, Bengt Lindström a repris le commentaire des vers 343-50, mais il présente pour 344 une hypothèse de lecture d'autant moins convaincante qu'elle oblige à émender arbitrairement le texte, et qu'elle ne fait aucune place au travail de Horrall.⁴⁵ La philologie rétrécie à son simple appareil utilisé de manière tendancieuse, tel me

⁴³ Agneta Sylwan, éd., *Petrus Cantor. Glossae super Genesim, Prologus et Capitula 1-3*, Göteborg : Acta Universitatis Gothoburgensis [Studia Graeca et Latina Gothoburgensia LV], 1992, introduction p. XIV, et exposition de *Genèse* 2, 17, p. 55 (considérer aussi le premier ordre de notes établies par Agneta Sylwan sur les sources en bas de page) : « *Quacumque die comederis morte morieris*, scilicet animae, id est mortaliter peccabis. Vel *morieris*, id est mortis corporalis necessitatem incurres. Unde alia translatio melius habet ut ait Hieronymus : *Mortalis eris*. Hic enim non est pleonasmus sed expressio 'sed nonne prius mortalis erat ?' Ita vere, id est potens mori, sed post peccatum fuit mortalis, id est non potens non mori. Septuaginta dicunt : *Quacumque die comederitis morte moriemini*. Ideo dicunt quidam hoc simul dictum utriusque et hoc praeoccupatum. Facta est haec iussio per aliam subiectam creaturam ut nobis per angelos vel prophetas. »

⁴⁴ L'expression « théologie vernaculaire » est employée ici *mutatis mutandis* au sens que lui donne Nicholas Watson, notamment dans « Censorship and Cultural Change in Late-Medieval England: Vernacular Theology, the Oxford Translation Debate, and Arundel's Constitutions of 1409 », *Speculum*, 70 (1995), 822-64, et « The *Gawain*-Poet as a Vernacular Theologian », dans *A Companion to the Gawain-Poet*, eds. Derek Brewer et Jonathan Gibson, Cambridge : D. S. Brewer, 1997, pp. 293-313. Elle correspond aussi la démarche qui soutient *The Idea of the Vernacular. An Anthology of Middle English Literary Theory 1280-1520*, eds., Jocelyn Wogan-Browne, Nicholas Watson, Andrew Taylor et Ruth Evans, Exeter : University of Exeter Press et Pennsylvania State University Press, 1999, où l'on rencontre notamment la formule adjacente « vernacular theory » (voir l'essai 4.1 « The Notion of Vernacular Theory », pp. 314-30, signé des quatre éditeurs).

⁴⁵ Bengt Lindström, « Notes on the Middle English *Genesis and Exodus* », *Notes and Queries* 47/2 [245] (2000), 159-68 (le commentaire sur les vers 343-50 est p. 159). Lindström émenderait arbitrairement *dedes two bondes* en *dedes wo-bondes*, en arguant que le <v> a pu venir du vers précédent (*it was*) par homéothéleute, en ajoutant une liste de composés commençant par *wo-* ou *wa-*. Ce n'est pas que des exemples pertinents d'homéothéleute ne puissent expliquer en certains points de *Genesis and Exodus* des tmèses, des formations enclitiques ou des *hapax*, formes surprenantes, voire aberrantes au regard des formes « normales » attendues ; mais en l'occurrence, je ne partage pas cette démarche qui me paraît un fastidieux bricolage, et qui par ailleurs ignore le travail de Horrall publié en 1979 dans ce même périodique.

semble être le fond d'un raisonnement qui se prive du recours aux intertextes latins ou vernaculaires — le *Cursor Mundi*, postérieur d'une génération tout au plus, s'inscrit avec force dans cette dernière catégorie, tant il est vrai que l'expression *duble dep* semble avoir été privilégiée par le poète anonyme, comme l'avait constaté Horrall.⁴⁶ Le petit parcours qui s'est esquissé ici aura donc emprunté une voie qu'il semblait possible de suivre, celle des intertextes latins. Je qualifierais la formulation *dedes two bondes* de reflet ou de *visage* d'une exégèse active — à la différence d'une formule qui aurait pu mal interpréter *Genèse* 2, 17 dans sa lettre hiéronymienne, ou qui aurait pu choisir de correspondre à l'équivalent de *mortalis eris*, trouvable dans l'*Historia Scholastica*. Mais si cette dernière expression est plus directe, comme l'ont bien noté Jérôme et après lui Pierre Comestor, elle semble aussi moins porteuse sur le plan de l'exégèse spirituelle. Le choix hiéronymien, outre qu'il a pu avoir pour lui, aux yeux des théologiens vernaculaires, son statut de traduction consacrée par la popularité de la *Vulgate*, s'est théologiquement affermi par l'accent que lui ont donné certains commentateurs. Hayward note que la notion de mort en tant que pénalité et punition de la faute que représente le péché, n'est pas nécessairement impliquée par la traduction de Symmaque *mortalis eris*, tandis que celle de Jérôme, s'attachant à rendre l'hébreu de manière moins simple mais plus appuyée, pourrait orienter vers une lecture punitive, culpabiliste de la mort, spirituelle et physique.⁴⁷ Dans un contexte d'accès, ne serait-ce que *via* Comestor, à plus d'une formulation pour l'apodose du verset 2, 17, il semble raisonnable d'envisager que *dedes two bondes* est bien loin d'être une formule retenue à la légère par le poète de *Genesis and Exodus*.

L'on s'en tiendra là d'un rapide examen, où l'on aura espéré entrevoir une manière de donner sens à ce que peuvent signifier les surfaces et les profondeurs d'un poème en langue anglaise de la fin du XIII^e siècle, écrit dans un idiome qui s'éprouve et dans des circonstances vraisemblablement favorables à un véritable affleurement spirituel. C'est peut-être une fois encore, comme en d'autres points de *Genesis and Exodus*, le visage d'un poète qui perce — sa seule signature pour un nom sans doute à jamais inconnaissable. Une acuité, une sensibilité, et une angoisse aussi, non pas tant celle de celui qui ose se saisir d'une matière latine et la mettre en voix vernaculaire, mais celle de l'*expositor* confronté au vertige d'élan spirituels toujours fragiles mais toujours renouvelés.

⁴⁶ Sarah Horrall, *The Southern Version of Cursor Mundi*, Volume I, Ottawa : Ottawa University Press, 1978, vers 660 (p. 54), 768 (p. 57), 905 (p. 62), 952 (p. 64), et note sur le vers 660 (p. 353), qui manifeste la première occurrence dans le *Cursor Mundi*. Le poème est édité par Horrall d'après l'un des manuscrits identifiés comme faisant partie du groupe « méridional ».

⁴⁷ Hayward, *Saint Jerome's Hebrew Questions on Genesis...*, p. 111.